

Un signe d'amour

Je savoure la chaleur du soleil sur mon visage, la sensation du vent dans mes cheveux et de ma veste qui claque contre mes flancs. Ici, j'ai l'impression d'être seul au monde... libre de ne pas surveiller en permanence mes arrières, de ne pas être attentif, tout le temps, à tout.

Je rouvre les yeux sur le ciel bleu parsemé de nuages. Ne pas regarder en bas, vers la ville qui grouille comme une fourmilière en furie. Une notification clignote en bordure de ma vision, sur ma lentille connectée. Je l'ouvre d'un regard, tombe sur un message de Blake agrémenté d'une des émojis vulgaires dont il a le secret.

« Y a le boss qui tourne en rond comme une âme en peine. C'est l'heure de passer sous le bureau. »

Un rire me secoue la poitrine pendant que je lève les yeux au ciel. Crétin. Je lui réponds d'un doigt virtuel et tourne le dos au vide. Connerie de mon obsédé de collègue ou pas, il est temps de rentrer. Avant que mon patron parano ne m'envoie un message pour s'assurer que je suis toujours vivant. Un jour, il me laissera me barrer plus de deux heures d'affilée sans péter une durite. Ou pas. Bah, ça me dérange pas vraiment. Il n'essaye pas de régenter ma vie et ça a le mérite d'alimenter les ragots des gars.

Je me dirige vers l'arrière de l'immeuble, m'apprête à me laisser tomber sur le balcon deux mètres plus bas quand un mouvement attire mon regard. Deux hommes, non, trois, planqués dans les ombres de la ruelle en bas. Je m'accroupis sur le rebord du toit, intrigué.

Si l'un est juste un grand brun un poil trop chic pour le quartier, les autres ont des fringues de planque. Fut noir, bottes militaires, gants, blousons à capuche. Les lèvres du type en face d'eux bougent, mais il fait trop sombre pour que je distingue ses mots. Je note l'extrémité d'un fourreau qui dépasse de la manche d'un des ninjas. Membre du gang des lames, donc. Mouais, pas mes affaires. Je vais pour reculer quand le grand brun lève les yeux vers moi. J'ai juste le temps de voir la surprise sur son visage, de lire les mots « Merde. Le laissez pas partir ! » sur ses lèvres. Mon cœur manque un battement, repart aussi sec. D'un clignement d'œil, j'enregistre une photo. Puis je détaille sans demander mon reste.

Je cours, les yeux rivés sur le toit voisin, un étage plus bas avec une rue presque trop large entre les deux. Je ne sais pas où ils sont. Je ne sais pas s'ils ont suivi. Pas le temps de regarder. Je prends appui sur le rebord de l'immeuble et me jette dans le vide.

J'atterris dans une roulade sur le béton dur, reprends ma course sans m'arrêter. Le bâtiment d'après est plus haut, mais j'ai l'habitude de... un choc explose dans mon dos, me déséquilibre. Je me rattrape sur deux pas pendant que la douleur diffuse comme un feu dans mon épaule. J'arrive en bordure de toit et saute en catastrophe, heurte trop fort la rambarde du balcon de l'immeuble en face.

Je m'agrippe au fer forgé, l'épaule brûlante et des étoiles noires devant les yeux. Je dois remonter, avant de lâcher prise et de m'éclater comme un con sur le bitume. Mais je ne peux plus bouger. Puis quelque chose attrape ma veste et me fait passer par-dessus la rambarde. Je me dégage d'un geste, rampe loin de... de... je fais enfin le point sur le visage de Maria. Ses lèvres bougent, je n'arrive pas à lire. Je dois partir d'ici. Ils ne doivent pas me trouver chez elle.

Je me remets maladroitement sur mes jambes. Ses mains solides me stabilisent, m'aident à gagner la porte. Je me lance dans le couloir sans me retourner, dévale les escaliers et me retrouve dans la rue derrière. Je l'enfile à travers la foule clairsemée, tourne, et encore. Le noir grignote ma vision. Je sens la

coulée tiède dans mon dos. Si je me mets à laisser du sang derrière moi, je suis foutu. Je dois trouver une planque.

Là. La benne à ordures est grande, pleine. La rue déserte pour le moment. Il me faut trop de secondes pour me hisser dedans. Je me vautre au milieu des déchets. C'est mou, humide. L'odeur de moisi me file un haut-le-cœur. Je remonte mon col sur mon nez, et je m'enfonçe parmi les immondices jusqu'à y disparaître.

*

Je suis les lignes d'écriture serrée du bout du doigt, m'oblige à me concentrer sur les chiffres au lieu de surveiller mes notifs comme un chat sauvage prêt à bondir. Tout ça parce qu'Eli a encore disparu je ne sais où et que ça me colle toujours une angoisse sourde au fond du ventre.

C'est con. Il a vécu des années dans la rue avant de rejoindre le circuit des gangs. Il connaît cette foutue ville mieux que je ne connais mon propre QG. Mais à chaque fois que j'essaye de me raisonner, l'image de son dos revient me hanter. La peau hâlée, les muscles saillants et les cicatrices qui le couvrent, chaque putain de centimètre carré. Parce qu'il a beau être un combattant comme on en voit peu, il suffit d'arriver par-derrière pour le prendre par surprise. Et il n'y peut absolument rien.

Son icône apparaît tout à droite de mon champ de vision, enfin. J'ouvre le message d'un coup d'œil. Une photo, trois hommes dans une ruelle sombre, vus d'en haut. Je fronçe les sourcils, détaille le seul visage apparent. Je le connais, mais il me faut une dizaine de secondes pour le replacer. C'est le sex-toy sur pattes de la boss du gang des Dragons. Pas de message, pas de lien. Pourquoi il m'envoie ça, merde ?

Je vais le questionner quand une notif prioritaire me coupe. Le réseau, cette fois. J'ouvre et me fige. Mes poings se serrent en chiffonnant ma page au passage. Avis de recherche, mort ou vif. Et la gueule d'Eli. Diffusé sur tous les réseaux, expéditeur anonyme. Merde. Merde merde merde. Il a foutu quoi, putain ? Je passe en commande vocale, lui envoie un « T'es où ? » tout en commençant à fouiller pour voir les premières réponses à l'avis. Rien de concluant pour le moment. Réponds, merde !

L'icône d'Eli clignote, s'ouvre sur des coordonnées GPS.

« Planqué. Trois hommes en chasse. J'attends que ça se calme. »

Sans dec. Je déporte le regard sur mon répertoire et retransfère ses derniers messages à Blake avec ordre d'aller se coller discrètement dans le coin pour le couvrir. Maintenant, éloigner les types qui sont après lui. Je passe le quartier au crible et bipe l'un après l'autre nos contacts locaux. En quelques minutes, leurs réponses viennent fleurir sous les avis de recherches. Reste à espérer que les types vont suivre nos fausses indications et se barrer de là fissa.

*

Je me concentre sur ma respiration, me force à la garder lente, contrôlée, malgré la douleur qui irradie dans mon dos et mon bras. Ne pas bouger, rester attentif, les doigts serrés sur mon couteau, prêt à réagir au moindre mouvement, à la moindre vibration de la benne. Les yeux fermés, je suis les commentaires qui défilent sous l'avis de recherche. Réactions, insultes, moquerie, encouragements, tout à la fois...

Je réalise que j'ai décroché, ramène mon attention dessus. Si quelqu'un m'a vu, les dirige vers moi... non, il y a même un message qui les entraîne deux quartiers plus loin. Un texto de Maria s'affiche et je l'ouvre d'un regard.

« Ils se dispersent. »

Bien. Je souffle doucement, attentif à ne pas me signaler. Il y a longtemps que j'ai appris les gestes qui avertissent de ma présence : les respirations trop fortes, les mouvements brusques — même quand je suis hors de vue —, les contacts entre objets, les pas trop lourds. Je sais me fondre dans les ombres, même pour ces oreilles qui leur servent à voir derrière leur dos.

« Tu vas bien ? »

Le message inquiet de Maria me tire de mes divagations, me force à refocaliser sur la situation. Je jette un nouveau coup d'œil aux commentaires, note que d'autres ont signalé mon passage, de plus en plus loin d'ici. Sans doute le boss. Voilà qui mérite une bière. Je reviens sur Maria, sélectionne le clavier optique et compose ma réponse lettre après lettre. Au moins ça me garde éveillé.

« Je survivrais »

« Besoin d'aide ? »

La question me tire un sourire malgré la situation. Maria a pratiquement décidé de m'adopter la première fois que je me suis vautré sur sa balustrade en tentant le saut de l'ange depuis l'immeuble en face. Bon, je ne devais pas taper beaucoup plus de onze ans à l'époque. Ça a sans doute aidé.

« C'est bon, merci. »

« Dis à ton patron que s'il ne te soigne pas bien, je viens lui arracher les yeux. »

Je retiens un rire, reviens sur les commentaires, jette un œil à l'heure. Presque vingt minutes. Je suis à deux rues de l'immeuble où ils m'ont tiré dessus, s'ils avaient dû me trouver, je suppose que ce serait fait. Mais vérifier fait pas de mal quand même, alors j'envoie un « Situation ? » à boss, parce que je ne doute pas qu'il est plus au courant que moi de ce qu'il se passe de l'autre côté de la paroi de métal. Une minute passe, une autre. Je fixe l'horloge pour ne pas perdre pied.

« Clair. Tu peux sortir, Blake t'attend. »

Bien. J'avoue que je suis moyen en état de rentrer à pied. J'écarte les débris, serre les dents en gardant mon bras contre moi. Merde, c'était déjà pas la joie à chaud, je vais en chier pour sortir de là à une main. Je jette un œil dans la rue. Personne. Je me hisse péniblement et me ramasse la gueule sur le macadam. Ma vue de brouille, se remplit d'eau et de points noirs. Je souffle, inspire, compte les secondes pendant que la douleur s'éternise. Elle finit par refluer. Je relève la tête et croise le regard attentif de Blake, perché sur sa bécane. Il n'a pas essayé de me toucher. Bon plan. J'attrape sa main tendue et me remets debout juste le temps d'aller me vautrer derrière son dos et de m'agripper à sa taille. Les vibrations de

l'engin s'accroît. Je ferme les yeux, me planque contre lui pour protéger mon visage. Je sens que j'ai gagné un passage sur la table du doc. Boss va encore en faire toute une histoire.

*

Je me repasse les mots du doc en me dirigeant vers sa chambre. Extraction de la balle, fracture de l'omoplate, immobilisation pendant quinze jours — merci la tech de thérapie cellulaire qu'on a récupérée à prix d'or aux rebuts de l'hosto du coin —, pas de séquelles. Le tout balancé avec un flegme dépassionné qui m'a donné envie de lui foutre mon poing dans la gueule.

Je ne suis pas cohérent, je le sais. Pour n'importe qui d'autre, je me contenterais d'être soulagé que ce ne soit pas plus grave. Et préoccupé de comment je vais résoudre ce merdier avant qu'on ne se retrouve rayés de la carte. Sauf que c'est Eli, et que ça fait fondre tous mes neurones dès qu'il se casse un ongle. Pas pour rien que les gars bitchent sur nous alors qu'on n'a jamais rien fait de plus hot que partager une bière sur mon canap. Ce crétin est probablement le seul du gang, si ce n'est pas du quartier, à ne pas savoir que j'en pince pour lui.

J'arrive à la porte de sa piaule, me retiens au dernier moment de frapper. Décidément, je ne m'y ferais jamais. J'ouvre avec la sensation d'être un sale con de le déranger alors qu'il s'est fait charcuter il y a deux heures, mais il faut que je lui parle.

Un mouvement agite le lit et la lumière s'allume, me donne une vue bien trop précise de son regard groguis et de ses traits tirés. Il se redresse avec une grimace avant que j'ai le temps de lui signer de ne pas bouger. Pas sûr qu'il m'aurait écouté, de toute façon.

— *Toi, ça va ?*

Ma question lui tire un truc entre le sourire et la grimace, et je me demande si j'ai pas encore fait un contresens. Même si ce serait franchement abusé, sur une phrase aussi simple.

— *Ai un sal gueul à ce poi ?*

J'ignore les défauts de prononciation et le manque perturbant d'inflexion, hausse un sourcil interrogatif qui me vaut un nouveau sourire amusé. Il renonce aux mots, signe la suite de la main droite, l'autre bras fixé à son torse par une attelle.

— *Tu signes seulement quand je suis mourant, ça m'inquiète.*

— *T'es con.*

Ma réponse automatique lui tire un de ces fameux rires sonores et désincarnés qui me collent toujours un frisson parce que... le type est capable de se glisser comme une ombre derrière un gars entraîné et de l'égorger presque sans un bruit, mais quand il rit ça fait comme si on jouait de la batterie sur des casseroles. Et je ne crois pas qu'on soit censé kiffer un son aussi dysharmonieux.

Il s'arrête d'un coup, avec une crispation soudaine et une inspiration sifflante. Bien sûr. Je jette un œil à la piaule, mais aucune chaise s'est matérialisée depuis la dernière fois. J'hésite trop longtemps, finis

par me traiter d'abruti et venir m'asseoir au pied du lit. Je l'interroge, en détachant juste un peu trop les mots, parce qu'il a vraiment une tête à faire peur. Et il a plus de mal à lire quand il est fatigué.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— *Je crois que j'ai vu un truc que j'aurais pas dû. Le type sur la photo, il causait avec des lames.*

Bordel de merde ! Pas étonnant que le gars se soit lancé après lui. Les lames et les dragons sont ennemis, il n'y a aucune raison logique pour que ce mec, qui n'est pas un négociateur, se soit retrouvé à leur faire la causette. Ou plutôt, il n'y en a qu'une. Et ça sent franchement la merde pour notre gueule.

— Boss.

Je reviens sur Eli, qui me dévisage avec un froncement de sourcils attentif.

— Il est avec les dragons.

J'ai pas besoin de lui faire un dessin, il percute aussitôt le problème.

— *Ça ne va pas plaire à la reine.*

— Il faudrait déjà qu'elle nous croie. C'est son favori, et ta photo ne permet pas d'identifier les deux autres. Lui balancer l'info comme ça, c'est un coup à se prendre un retour de bâton du genre violent.

Et c'est sans compter l'avis de recherche qui coure toujours sur sa gueule, et qui ne va pas disparaître comme ça.

— Qu'est-ce que tou ne dis pas ?

La voix lente me ramène sur lui. Je crache un soupir, parce que j'avais pas l'intention de lui en causer. Ou pas tant qu'il ne serait pas un minimum en état. Mais ce mec a une fâcheuse tendance à lire sur ma gueule comme si c'était une émoji.

— Les lames m'ont fait une offre, pour te récupérer. Je les ai envoyé se faire foutre. Ce qui veut dire qu'on doit s'attendre à une attaque.

Il grimace, puis fait mine de se lever aussi sec. Je l'arrête d'une main douce sur son bras, signe pour bien faire passer le message.

— *Pas de trace d'eux pour l'instant. Dors, je te réveille dès que ça bouge.*

Il pince les lèvres, indécis. Finis par signer un « *Tu promets !* » décidé.

— *Je promets.*

*

Quelque chose me sort du sommeil. La douleur dans mon épaule, l'odeur rassurante de ma chambre... la lumière allumée. Ça veut dire alerte. Je me redresse. La décharge dans mon dos me tire une grimace, me rappelle que je suis à moins de cinquante pour cent de mes capacités. Ça va être fun, putain.

Boss se tient dans l'entrée, en full équipement de combat. Il signe dès que je croise son regard, visage fermé et gestes trop secs.

— *Tu es dans quel état ?*

— *Je peux tenir un flingue.*

— *Bien. On est encerclés, ils sont trop nombreux. Les gars vont lancer une diversion. Toi et moi, on se faufile par-derrière pour aller voir la Reine.*

Je cille, choqué. Parce que... parce que pour que le boss se barre en abandonnant ses hommes... c'est que la situation est désespérée. Et c'est pas vraiment surprenant, en fait. On est tolérés par les géants du coin, faut croire que c'est plus simple de nous laisser mener notre petit business que de se taper une guerre pour savoir qui récupérera le quartier après notre disparition. Mais si les Lames ont décidé de nous décimer, y a que les dragons qui ont la puissance de feu pour les arrêter.

— *OK.*

Je m'assois au bord du lit, prends le temps de gober une demi-dose de morphine, histoire d'être à peu près opérationnel, récupère la lentille connectée qui trempe dans sa solution et la glisse sur mon œil. Je retire l'attelle qui maintient mon bras pendant que le truc s'initialise, les dents serrées. Putain, je vais dérouiller, mais il est hors de question que j'aïlle en zone de combat avec un bras bloqué.

Un mouvement dans la pièce me fait relever les yeux d'instinct et je tombe sur le boss qui me tend ma veste, prête à enfiler. Ouais. Pour une fois je ne vais pas refuser le coup de main. Je me retrouve couvert de sueur avant d'avoir fini de m'harnacher et Boss prend le temps de me dévisager une longue seconde avec un air chagriné. Mais il ne dit rien, se contente de me tourner le dos pour rejoindre le garage. La situation doit être putain de critique.

Je le suis, me glisse derrière lui sur sa bécane en calant mon bras blessé entre nos deux corps. Un mouvement sec et l'engin se met à vibrer entre mes cuisses. Je me connecte au chan du gang, suis les gars qui viennent d'avoir le feu vert et lancent l'assaut. Des images prises de leurs lentilles me donnent une idée bien trop moche de la situation. Nos flingues dégomment à distance les quelques ennemis insuffisamment protégés. Puis ces connards se foutent à couvert, nous laissent gaspiller nos munitions. Un avertissement on-line court sur notre réseau, prévient les gars que ça va péter.

Je sens le sol trembler sous la moto. Les images confirment qu'on a défoncé au moins un blindé. Puis c'est le retour de tirs, et les premiers pseudos qui virent au rouge. La tension dans le dos de boss m'avertit qu'il suit nos pertes avec autant d'attention que moi.

Je switche sur les caméras de la porte arrière, là où on est. Quelques Lames tiennent l'entrée en joue, bien planqués derrière des bagnoles. Je reserre ma prise autour de la taille du patron au moment où une explosion dégage l'espace devant la caméra. Il rentre la béquille d'un coup de pied. La porte s'ouvre et on jaillit à l'air libre au milieu d'un nuage de fumée. Les cam infrarouges de nos drones le percent, et les engins tirent sur les ennemis pour couvrir notre fuite. Je me coule contre le dos de Boss et colle à ses mouvements pendant qu'il slalome entre les obstacles, passe dans une rue perpendiculaire, vire sec dans une autre. La fumée se dissipe, nous permet de respirer à nouveau. Pendant ce temps, d'autres pseudos virent au rouge.

*

J'avance jusqu'à l'espèce de trône ornémenté sur lequel siège la cheffe des dragons. Elle est affalée en travers, vêtue d'une combinaison synthétique dernier cri qui révèle le léger relief des implants greffés à son corps. Ses mains et son visage sont nus, couverts de tatouages qui passent lentement du vert sombre à un violet électrique. Et debout à côté d'elle, le type qui trahit son gang au nez de sa maîtresse.

Je me fige, Eli à mes côtés dans une parfaite posture de garde du corps qui lui permet d'immobiliser discrètement son bras. Deux gorilles nous encerclent, la main sur leur arme. J'ai négocié une entrevue drone-proof en échange de nos flingues laissés à l'entrée. Ça ne changera pas grand-chose si elle décide de nous tuer, mais si on en vient là, ça voudra dire que mon gang est condamné. Je m'efforce d'ignorer la liste des morts qui s'allonge lentement au coin de mon regard — heureusement beaucoup moins vite que pendant le premier assaut —, et d'attendre patiemment que la reine me donne la parole.

Elle finit par le faire, d'un vague geste de la main. Je saute aussitôt dans la brèche.

— J'ai une information qui devrait vous intéresser, concernant un de vos sujets.

Sex-toy se tend imperceptiblement en bordure de mon champ de vision et un message pope sur ma lentille. Je l'ouvre, guère surpris par son contenu.

« Garde le silence et les Lames quittent tes terres dans la seconde. »

Trop tard enculé. Il fallait me faire cette offre avant de me réclamer la peau d'Eli.

— Que désires-tu en échange de cette information ?

Je reviens sur la reine, dont les tatouages ont viré au bleu vif.

— Les Lames tuent mes hommes en ce moment même pour me faire taire. Je veux juste m'en débarrasser.

— Et tu as préféré négocier avec moi plutôt que de leur vendre ton silence. Pourquoi ?

— Leurs conditions étaient trop drastiques à mon goût.

Elle incline la tête, l'air intrigué.

— Envoie.

Je sélectionne d'un coup d'œil la photo toujours présente sur un coin de ma lentille quand un mouvement brusque m'arrête. La seconde d'après, Eli se dresse devant moi, l'un de nos gardes en bouclier entre lui et... un type sur la gauche qui nous tient en joue. Je me fige, note que la reine se redresse sur son trône, ses tatouages désormais d'un rouge écarlate.

— Est-ce ainsi que tu interprètes une règle de non-agression ?

— Êtes-vous certaine que tous vos hommes obéissent bien à vos ordres ?

J'expédie la photo d'une pensée, date, heure et lieu encryptés dans le fichier. Rien ne change dans son expression alors qu'elle ordonne à son homme de « rentrer ses griffes ». Il s'exécute dans l'instant,

rengaine son flingue sans la moindre hésitation. Une icône de dragon écarlate apparaît dans un coin de mon regard sans qu'elle n'ait battu un cil. Je me rabats derrière Eli pour l'ouvrir discrètement.

« Ta preuve n'en est pas une. Ces hommes pourraient être n'importe qui. »

Je réponds trop lentement, peu habitué à la commande optique.

« Mon homme a vu leurs fourreaux. Ce sont des Lames. »

« Sa fiabilité ? »

« 100 % »

« Crétin trop crédule. »

« Dis celle dont les convois sont attaqués un peu trop souvent depuis quelques mois. Quelle est donc la fiabilité de *votre* homme ? »

— Pourquoi as-tu rencontré nos ennemis, hier soir ?

La voix résonne dans la pièce, glaciale. Je me décale juste assez pour voir à nouveau son visage, ses yeux rivés sur l'homme à ses côtés qui a virés grisâtre sans l'aide d'aucune encre.

— Ce sont des informateurs, des nouveaux venus dans leur gang. J'essayais de les acheter.

— Pourquoi n'en ai-je pas entendu parler ?

— J'ai vérifié, avant. Leurs informations étaient erronées. Je...

Il écarquille les yeux, puis s'écroule comme une masse. Je fronce les sourcils, note le filet de fumée qui s'élève de sa nuque. Implant explosif. Je réfrène un frisson, revient la reine dont les arabesques ont virés au blanc.

— Ton homme peut lâcher le mien.

Je lève la main, effleure doucement l'omoplate d'Eli. Comme toujours, il pige le message et libère le gars avant de reculer d'un pas qui vient littéralement le coller contre moi. Et putain, c'est pas le bon moment pour chopper la gaule.

— Puis-je quémander votre secours face aux Lames ?

— Mes hommes sont déjà en chemin.

*

Je me glisse entre les gars, le bras de nouveau en écharpe. Mon petit tour chez les dragons m'a bien fait dérouiller, et ça ne va sans doute pas s'améliorer dans la soirée. Le salon est blindé de types et de nanas en train de boire, de rire avec une drôle de grimace qui dit qu'ils ont plutôt envie de chialer. Je passe sur les visages, salue ceux que j'apprécie d'un signe de tête pour les remercier de pas s'être laissés crever.

Là. Boss est adossé au mur, bouffe les gars des yeux avec sa mine des mauvais jours. J'aime pas le voir broyer du noir à chaque fois qu'on perd quelqu'un, même si ça veut dire qu'on n'est pas juste des numéros. C'est pour ça que je suis resté. Et aussi parce qu'il est le seul à avoir appris à signer en deux mois pour pas m'obliger à causer à voix haute quand j'en ai pas envie.

Il me capte, fronce les sourcils en regardant mon épaule, signe avec cette raideur dont je le débarrasserais sans doute jamais.

— *Va dormir.*

Je réponds tant bien que mal d'une main.

— *Non. Toi et moi, on va boire une bière au calme.*

Il hésite une seconde, finit par acquiescer. Je me retourne sans l'attendre et gagne direct ses appartements pour me laisser tomber sur son canap, les pieds sur la table basse. Je ferme les yeux, prends le temps de savourer l'impression de sécurité que j'ai toujours ici. Parce que je sais qu'il est là, que je n'ai pas besoin d'être attentif. Je dors mieux dans son canap que dans tous les pieux que j'ai eus dans ma vie. Quand je rouvre les yeux, le boss est posé dans son fauteuil face à moi et une bière m'attend bien sagement à mes pieds. Je la chope, prends deux gorgées avant de le détailler du regard. J'ai cru qu'il allait y passer, avec la dragonne. Quand le type a dégainé... je chasse la pensée, parce que me rejouer le film après coup, c'est pas mon genre. Mais... merde. Ça m'aurait fait chier qu'on crève. Même si ça arrivera forcément un jour.

— *Tu vas bien ?*

— *Bien. Toi ?*

Il hausse les épaules dans un oui qui veut dire non. Il recommence à signer, mon nom. Pas les lettres que tout le monde utilise. Le vrai, celui que ma mère m'a donné et qui signifie « oiseau ». Et d'un coup j'ai plus envie de jouer, de le laisser mariner dans la semoule. Même si... je dois avouer que c'était fun. Et tant pis si ça me fait perdre mon pari avec les gars.

— *Dis-le.*

— *Quoi ?*

— *Que tu m'aimes, crétin.*

Il me fixe, les yeux grands ouverts. Ses lèvres bougent et je loupe le début mais ça ne m'empêche pas de piger l'idée.

— ... as dit quoi ?

Je lève les yeux au ciel, lui répond en vocal.

— *Tou a tlé bié complis.*

— *Depuis quand...*

— *J'ai percuté que tu me tournais autour ? Huit mois, à peu près. C'était fun, même si t'es drôlement long à la détente.*

Ses lèvres tracent un « connard » bien articulé. Un rire me fait vibrer la poitrine, et comme toujours ses yeux se fixent sur moi avec une expression bien trop flag. Et putain, j'aime tellement lui faire cet effet.

— *Je t'aime aussi, Boss.*